

DES ARBRES, DES CAILLOUX ET DES HOMMES...

Bernard HÉTU, professeur-chercheur en géographie à l'UQAR

Les archives conservées jalousement dans nos bibliothèques constituent l'une des sources privilégiées d'information pour l'historien. Dans certains cas toutefois, les ressources documentaires habituelles peuvent être avantageusement complétées par l'observation attentive de la Nature, la plus grande et la plus magnifique des bibliothèques.

Ces paysages qui nous entourent sont les archives de l'historien de la Nature, qu'il soit géographe, paléontologue ou géologue. Les paysages tiennent, inscrit dans leur structure profonde, un registre très serré des environnements et des événements du passé. La Nature dispose également de ses propres calendriers. A nous de les déchiffrer. C'est l'un des objectifs du métier que je pratique. En tant que géographe-géomorphologue, je m'intéresse à l'histoire des formes du relief et tout spécialement aux processus d'érosion qui les façonnent. J'ai toujours été fasciné par l'abondance et la qualité de l'information enfouie sous nos pieds. La Nature a une mémoire prodigieuse. Rien ne lui échappe, les événements les plus importants comme les anecdotes les plus anodines.

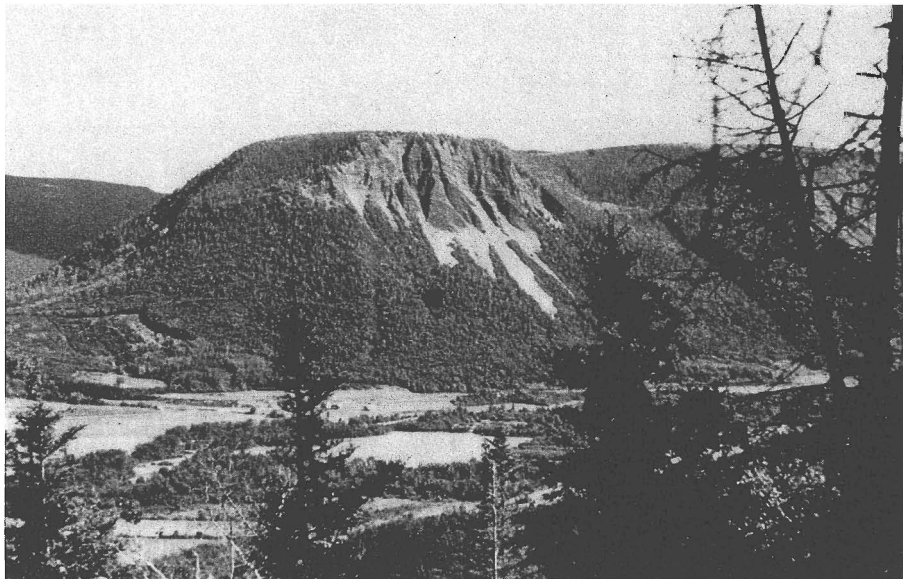
Elle se souvient de cette baleine échouée il y a plus de 1600 ans sur une plage de Mont-Saint-Pierre, en Gaspésie, plage que le littoral a quitté depuis. Exhumé en 1979, son squelette a pu être daté par le dosage des atomes du carbone, véritable chronomètre chimique.

Elle se souvient également de l'époque où les grands glaciers quaternaires raclaient les collines du Bic, striant la base des versants que la mer découvre à marée basse.

Elle se souvient aussi de ce bûcheron anonyme qui parcourait les versants raides de la vallée de Mont-Saint-Pierre, il y a 80 ans, à la recher-

che des plus beaux cèdres. Un arbre, un vieux sentier à moitié effacé et quelques cailloux racontent...

au service d'un cheval. Leurs passages répétés a laissé un sentier étroit qui monte sur le versant en zigza-



Vallée de Mont-Saint-Pierre. Versant exploité en 1908. Le carré noir indique la localisation de l'arbre apparaissant à la figure 1.

Nous sommes en 1908. Voulant profiter de cette belle journée qui commence, notre bûcheron oublié décide de poursuivre la coupe de bois qu'il a entreprise sur l'un des versants raides encadrant la vallée de Mont-Saint-Pierre. Lors de sa dernière visite, il a repéré un groupe de cèdres de 30 à 40 centimètres de diamètre, situé à 250 mètres d'altitude environ. Mais le site est difficile d'accès. Depuis la base du versant, il lui faudra franchir 400 mètres de forêt dense, sur un pente de 30° à 35°, ce qui correspond approximativement à l'inclinaison d'un escalier normal! Sans les marches il va sans dire... Un trajet d'un peu plus d'une heure. Couper un arbre sur une pente aussi raide n'est pas chose facile. Ramener le produit de sa coupe est encore plus difficile, une entreprise qui relève de l'exploit. Pour l'assister dans cette tâche ardue, notre bûcheron avait probablement recours

quant, tel un chemin de montagne.

Une fois arrivé sur son site de coupe, le bûcheron choisit d'abattre un beau cèdre au tronc très droit dont le diamètre atteignait 35 centimètres environ en 1908. Ecartant les jambes pour assurer sa propre stabilité, le bûcheron entreprend de le couper à la hache en l'attaquant sur sa face inférieure, c'est-à-dire celle qui est tournée vers le bas de la pente. Sa hache, bien affûtée, s'enfonçait de 3 à 5 centimètres à chaque coup, détachant de grandes esquilles de bois. Au bout d'un certain temps, elle aura produit une encoche de 12 centimètres de profondeur. Mais pour une raison que nous ignorons, le bûcheron ne terminera jamais le travail commencé. Il abandonne l'arbre blessé à son sort pour ne plus jamais revenir. L'information disponible sur notre bûcheron anonyme s'arrête ici. Cependant, la Nature a continué à mémoriser de



Arbre partiellement coupé en 1908. La boussole donne l'échelle.

l'information sur l'arbre blessé et son environnement. Entre 1908 et nos jours, le diamètre de l'arbre s'est accru d'une dizaine de centimètres, masquant une partie de l'encoche taillée par le bûcheron. Dans le même temps, on enregistre des changements importants dans l'environnement, tout particulièrement en ce qui a trait à la fréquence des avalanches, qui a considérablement augmenté depuis 1940. A chaque année, comme j'ai pu le constater à maintes reprises, les avalanches transportent dans la forêt des quantités impressionnantes de pieraille, enfouissant peu à peu la base des troncs d'arbre. Résultat: depuis 1908, la surface du sol entourant l'arbre blessé s'est élevée de 55 centimètres environ.

L'identité du bûcheron restera à jamais un mystère, mais les faits rapportés ici sont, eux, incontestables. Comment peut-on arriver à un tel degré de précision dans la reconstitution d'événements qui remontent à plus de 80 ans? En fait la démarche utilisée dans ce type d'investigation est très comparable à une enquête policière. Voyons les faits. On sait que notre bûcheron travaillait sur ce versant depuis un certain temps déjà, comme l'atteste le sentier, ainsi que les nombreuses souches coupées rencontrées plus bas sur la pente. L'année de coupe a été déterminée par le décompte des anneaux de

croissance observés dans la nouvelle couche de bois qui s'est formée sur les flancs de l'encoche depuis son apparition en 1908. Ensuite, connaissant l'épaisseur de cette nouvelle couche de bois, il fut facile d'estimer, par soustraction, le diamètre de l'arbre en 1908.

Sur les parois de l'encoche, les marques laissées par les coups de hache sont encore bien visibles, délimitant des plans parfaitement taillés de 3 à 5 centimètres chacun. La profondeur et l'aspect lisse des plans de coupe indiquent que la hache utilisée était très bien aiguisée. A l'évidence, son propriétaire n'était pas un amateur.

L'épaisseur de la tranche de sédiments accumulés par les avalanches depuis 1908 a été évaluée de la manière suivante. Actuellement, l'encoche est située à 35 centimètres seulement au-dessus du sol, soit légèrement en bas des genoux. Or aucun bûcheron expérimenté n'attaquerait un arbre à la hauteur des genoux. Normalement, tous en conviendront, les arbres sont coupés à la hauteur des hanches, soit à 90 centimètres environ au-dessus du sol. Alors que s'est-il passé? Tout s'explique si l'on accepte l'hypothèse d'une élévation du niveau du sol après le passage du bûcheron. D'ailleurs il ne s'agit d'une hypothèse farfelue, ni même d'un cas isolé. Bien au contraire.

Tous les sites étudiés sur ce versant révèlent une accélération de la sédimentation depuis 1940, accélération imputable à des avalanches plus fréquentes et sans doute aussi plus volumineuses. D'ailleurs, en exploitant la forêt, il se peut que les habitants de la vallée aient eux-mêmes contribué à cette accélération. On sait en effet qu'une forêt dégradée par la coupe n'offre plus la même protection vis-à-vis des avalanches. Ne rencontrant plus d'obstacles, elles peuvent descendre beaucoup plus bas sur les versants, étalant leurs sédiments dans des secteurs jusqu'alors protégés. Le phénomène est bien connu en Europe où les forêts montagnardes sont exploitées depuis des millénaires.

L'étude des sociétés humaines dans leur rapport avec l'environnement est l'un des sujets les plus passionnants qui soit. Malheureusement, cet aspect de l'histoire des sociétés a reçu peu d'attention au Québec. A cet égard, le cas de Mont-Saint-Pierre est l'un des plus intéressants que je connaisse.